

La question de l'origine

Georges-André Vachon

Volume 31, numéro 2, automne 1995

Georges-André Vachon

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035989ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035989ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vachon, G.-A. (1995). La question de l'origine. *Études françaises*, 31(2), 167–170.
<https://doi.org/10.7202/035989ar>

La question de l'origine*

G.-A. VACHON

Le créateur, parmi nous, c'est celui qui pose la question de l'origine, et, l'ayant une fois posée, ne trouve d'autre justification à sa vie que de chercher la vérité.

Les réponses seront forcément des histoires inventées, des fictions, mais rigoureuses, mais systématiques, le créateur opposant toujours au doute un propos radical de cohérence et d'unité. Peintre, poète, musicien ou mystique, philosophe ou moderne dévot de l'exactitude mathématique, il invente un ordre et l'impose à ses semblables, qui du reste ont toujours attendu, même exigé des utopies, des hypothèses dépassant l'entendement et qui en même temps fussent croyables; quelque chose qui emporte l'adhésion, parce que harmonieux, équilibré et pourtant libre, vivant, mais en accord plutôt qu'en lutte avec soi-même; enfin quelque chose à croire parce que beau! Et Mantegna, son *Christ au tombeau*, Léonard, sa *Mona Lisa*, Galilée, son image d'une Terre instable, aussi mobile dans l'espace que vaisseau sur l'eau, Newton, sa théorie unifiée de la gravitation des corps célestes et de la chute d'un seul grain de sable, Darwin, son histoire du monde qui fait de l'homme un petit-fils des grenouilles, un cousin des oiseaux et des fourmis, et Dostoïevski, Flaubert, Baudelaire, Edgar Poe, leur insolite mythologie de l'amour, nous les croyons comme d'autres, jadis, crurent sur parole l'apôtre Jean, l'apôtre Paul, saint Augustin ou saint Anselme, ou Platon, sa théorie des idées et de leurs reflets ici-bas, ou Homère, son récit des

* Le titre est de nous. *Ndlr.*

derniers jours de Troie, son histoire des années d'apprentissage et de maturité d'un certain Ulysse.

Le pouvoir de conviction que possède un roman, un poème, un tableau, une sonate, ou la dernière théorie physique, repose entièrement sur la présence, au cœur de la chose à moi proposée, d'un principe de symétrie qui en fait un foisonnant système de correspondances. L'esprit, toute son existence est tendue vers le miracle, comme vers un *eurêka*! qui est aussi bien un *credo*. L'esprit n'existe que tendu, que suspendu à la soudaine révélation de l'ordre. Or cet ordre, c'est lui-même qui le crée, il est le propre de ce solitaire, l'esprit, effet parmi d'autres, d'une nature aveugle, tâtonnante, mais s'inventant, lui, un destin qui fût la réussite de quelque claire volonté, d'autant acharné à nier le hasard, cette évidence, d'autant obstiné à lui opposer cette fiction : l'intelligible, le rationnel, l'ordonné. Et voilà pourquoi le beau est toujours bizarre. Il s'ingénie à masquer on ne sait quoi, qui peut-être tombe sous le sens. C'est une savantissime technique de brouillage de nos perceptions, que l'art du poète, l'art du peintre, l'art du philosophe, l'art du physicien, l'art du musicien. C'est une gigantesque entreprise de négation, que celle du facteur de systèmes. Ah! comme je l'aime d'avoir inventé cette cohérence des apparences : *credo quia rationale*! Or le beau, toujours, a quelque chose de trop beau. Le système du monde, chez Newton, le système de l'histoire, chez Darwin, le système des passions, chez Dostoïevski, comme la perfection du poème, chez Baudelaire, chez Poe, chez Mallarmé, chez notre Nelligan, a quelque chose d'excessif. C'est un miroir que l'on me tend, c'est une image inversée de ce qui est, et que je sais trop bien : *credo quia absurdum*!

J'ai nommé Nelligan, poète national, poète inquiétant, ainsi que le furent, en leur temps et dans leur milieu, Baudelaire, Poe, ou Racine, Molière. Ou Sophocle, dont l'art consommé, nous fait remarquer Aristote, a pour objet principal de susciter la pitié, au spectacle de l'étrange destin des hommes. La pitié, et d'abord la terreur. Les poètes, leur sujet principal c'est l'intolérable, mais transformé en objet de contemplation, même en objet de fascination. Dans toute société, dans sa culture, c'est le plus inquiétant, et non le familier, qui finit par prendre rang de symbole.

Parmi les écrivains de l'école dite de Montréal, c'est le poète du *sinistre frisson des choses* qu'aujourd'hui nous relisons. Et pourquoi donc? Pourquoi cet intérêt soutenu pour une œuvre qui privilégie l'insolite, l'étrange, et d'abord l'étranger, le lointain, l'ailleurs? Nelligan aura passé bien des vacances d'été, à Cacouna, face au Fleuve qui, là-bas, s'appelle déjà la mer, mais il laisse à d'autres le soin d'écrire quelque *Ode au*

Saint-Laurent. Un de ses amis avait fait imprimer des réflexions sur *L'Avenir des Canadiens français*, mais *Les Prédestinés*, poèmes de chez nous, sont de Jean Charbonneau. Les personnages qui hantent le mince recueil des Poésies, ce ne sont ni les découvreurs ni les bâtisseurs de pays, mais Ruysbroeck, Werther, Watteau, Rubens, Cellini, le Corrège. Et quant à l'existence rêvée, elle ne trouve à s'épanouir que dans des lieux inaccessibles, Paris, Vienne ou Bruxelles, ou la Westphalie, la Hongrie, ou le Maroc, le Japon, l'Égypte; tous lieux dont les noms, au contraire de Montréal ou Cacouna, sont lourds d'histoire et chargés de culture. Là, point de fleuves majestueux, de forêts impénétrables, de plans d'eau démesurés, mais un Parc aux allées tirées au cordeau, un Jardin peuplé de faunes, de sylphes, où tristement l'on se promène, sous des tonnelles. Ou, mieux encore, une pièce aux volets clos, dont l'existence, suspendue aux notes égrenées, de loin, par quelque guitare, théorbe ou piano, semble à tout instant menacée, grignotée qu'elle est par le tic-tac, central celui-là, d'une horloge, dont le poète dit et répète qu'elle est allemande, qu'elle est très vieille. C'est un Saxe, et vieux comme le sont les habitués de ce Salon, de cette Chambre: pâles mères, pères livides, comme vidés de leur sang par la tâche de respirer et de transmettre à d'autres leur souffle, leur âme, leur vie. C'est, en un mot, *Le Saxe de famille*, pièce maîtresse d'un nouveau récit des origines, et d'un système poétique.

Il y avait une fois: on ne sait qui, on ne sait où, et pourtant il le faut, il faut savoir; et savoir c'est oser. Le secret désir du poète adolescent est d'en connaître aussi long sur la vie que l'enfant qu'il était au tournant de l'âge de raison. Savoir, c'est *scruter l'énigme des portraits*, et, de là, construire. Tous les poètes sont des poètes de sept ans, et tous les lieux, tous les personnages par eux inventés se correspondent et s'équivalent.

Voici une salle, une grand'salle, un salon, un boudoir: y a-t-il là âme qui vive? Une Emmeline vaguement belge vient d'y entrer, ou c'est la Duchesse, viennoise celle-là, ou alors c'est la mère descendue de sa chambre, comme tous les soirs, à l'heure de la musique. Pour Emmeline c'est déjà l'aube, et le dernier écho du bal, le Saxe fatidique vient de l'étouffer. Le *vide affreux des choses*, à quoi d'autre songer, sous l'éclairage cru du regard, et du jour qui recommence? Le seul vivant, ici, c'est l'amoureux des rythmes, entêté à nier le tic-tac du Temps, c'est l'amoureux des formes, dont tout l'effort est de réussir l'attelage de *plaisirs vagues avec bijoux et bagues*, de *frisson de gazes avec extases* et les contraindre à tirer, ensemble — le seul moyen de racheter l'intime néant des choses étant de les marier. L'horloge peut sonner, Emmeline redevenir

Cendrillon, reste, seul puissant, le poète. Reste, en retrait de toutes choses, le créateur, qui d'abord les décrète néant, vide, chaos.

Chaos, cette chambre. Chaos, sous les Portraits, ces êtres qui font mine de faire quelque chose. Une mécanique sans âge égrène les heures, fait de la mère une absente, déjà, et de sa musique, une chose promise à un silence de fin du monde. Tendres sœurs, elles ont six ou sept ans : elles sont allées d'instinct, pour s'y assouplir elles aussi, vers les meubles de famille, fauteuils d'aïeules, fauteuils de trépassées. Et voilà, malgré les bûches qui flambent, et la musique, voilà qui donne le frisson.

Défunts sont les défunts : mais ceux-là, sous les portraits, qui font office de vivants ? Telle est bien l'Énigme. Et depuis quand, cette question adressée aux tout Premiers, aux êtres qui en descendent, aux choses même ? Depuis quand, ce doute qui menace de changer leur nom, à toutes et à tous ?

Réponse, affirmative comme seule peut l'être une réponse de poète, réponse qui exclut jusqu'à la possibilité d'être niée :

Depuis que les parents sont morts.

Réponse sans équivoque, et qui balaie toute référence à l'événement, à l'anecdote. Ils étaient bien en vie, les parents d'Émile, dans les années où celui-ci reprenait, mûrissait sa question, et découvrait la poésie. (À l'époque des premières *Fleurs du mal*, la mère de Baudelaire était bien vivante, et même, elle lui survivra.) Alors, depuis quand ? Depuis l'instant, lointain — on avait six ou sept mois, et les années, finalement donneront raison au plus petit et dernier — où visages et voix, soudain, devinrent équivoques. Les voix surtout. Car, pour le futur poète, tout passe dans la voix, la douleur avec le plaisir, et le déplaisir, l'horreur même avec la joie. Les choses de ce monde, les êtres surtout, c'est au son, qu'on les connaît et reconnaît. Il y eut, en effet, un jour où les parents furent jugés, à l'oreille, douteusement joyeux, ou gais, ou extatiques — douteusement vivants.

roses/choses